L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux, No 75 rue de Carondelet.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 2 DECEMBRE 1883.

On trouvera le Bulletin Financier et le Bulletin Commercial à la 3me page.

BULLETIN ARTISTIQUE.

New-York et la Nouvelle-Orléans.—Autrefois et aujourd'hui...La troupe de l'Opéra.—Mlles Villanova, Varelli.—MM. Richard, Lestellier, Valdéjo, Joubert, Monnin.—Mort de M. Eugène Mouras.

New-York avec son avant-garde de millionnaires exerce aujourd'hui sur le monde artistique, celui du théâtre surtout, une irrésistible attraction. Vous vous rappelez, n'est-ce pas, les *Filles de Marbre*? les vérités d'une terrible crudité qu'y y fait tonner ce réaliste endiablé de Desgenais, un Alceste de notre époque. Vous entendez encore la sonnerie que l'auteur fait chanter aux oreilles de Margot, en ton majeur et une bourse pleine à la clé; vous vous souvenez enfin de ce *"qu'aime Margot"* comme disent les couplets de Barrière?

En bien, l'esprit contemporain a enfanté une fonte de Margots des deux sexes, s'il m'est permis de dire ainsi. Le veau d'or ne fût jamais aussi gras. Il distance tous les bœufs gras du passé.

Non, non, le temps n'est plus, et Dieu en soit loué! et Corneille, cumulant les fonctions de poète et de sauveteur, réparait tant bien que mal, entre deux chefs-d'œuvre, ses chaussures éculées et faisant eau; Molière aurait aujourd'hui un compte à la Banque de France.

Il est fui, pour ne point revenir de longtemps, ces jours où les "comédiennes adorées," comme Sophie Arnoult et Raucourt, par exemple, finissaient dans la presque misère, après avoir pulvérisé des diamants sous leurs blanches quenottes. Le premier exemple donné par Mlle de Camargo a été religieusement suivi, et ces dames et demoiselles ont fait encore mieux, infiniment mieux que leur devancière.

Quand on est femme, quand on est du théâtre et que l'on a un talent quelque peu en dehors des rangs, il faut, en vérité, se nommer Sarah Bernhardt et être affilé gée d'un vrai tempérament artistique, pour n'avoir pas, et presqu'aussitôt, pignon sur rue. Et quel pignon! Des hôtels somptueux dont le train toujours crescendo, vertigineux, ferait hérir plus d'un nabab; des pins d'un tuteur dont aucun stupéfié le duo de Richelieu lui-même, s'il revenait à ses aventures galantes. Aussi y a-t-il fréquemment association compaisante de plusieurs nababs pour faire face à ces demandes de plus d'or, pour entretenir ces et belle.

Un seul Jupiter ne suffit plus à Danaé depuis que la civilisation a marché. Le roi de l'Olympe a de nombreuses incarnations, et chacune de celles ci doit souvent prendre son heure pour ne pas se heurter à la concurrence.

Et ce ne sont pas seulement ces demoiselles et ces dames qui sont ainsi en plein dans le mouvement, qui ont un pied au ministère des Menus-Plaisirs et un autre au ministère des Finances. Les Lorrains aussi sont devenus des chiffreurs de premier ordre; ils font marcher de pair le calcul et l'art, en donnant le pas au premier. Aujourd'hui, si quelqu'un, dans ce monde de théâtre, fluit sans accroc ni maille, c'est, d'ordinaire, et avant tous, le directeur. Il est bien la vraie victime; il laisse la souvent son dernier dollar; il y dépense toute son activité, toute son intelligence, et à peine est-il tombé qu'on ne se souvient même plus de son nom.

La gamme accendante qu'ici-dessus sans trève les chanteurs entonnent—appointements partiels—atteint présentement des sommets imprévus; des voix même fort incomplètes se cotent à des prix insensés. Jugez donc ce que demanderait un Martin, s'il reparaissait avec sa voix de prêtre de trois octaves. Le pardessus de l'impresario y passerait. A Dieu ne plaise que je veuille contester le prix du talent; ma contestation ne serait de rien d'ailleurs. Et puis j'estime que ce talent, que cette aristocratie artistique a le pas sur toutes les autres; même celle qui dans le principe était sale. Mais enfin il est une limite à tout et il me paraît que les étoiles de la scène ont plus que franchi celle-là.

Néanmoins, si pour en revenir à New York, que je nommais au début de ce Bulletin, il paraît que la Cité Impériale n'est point de cet avis. L'extirpation du dollar par les artistes y est plus folle que jamais.

Il ne lui suffit plus d'un directeur téméraire, elle en compte deux cette année. Et tous deux ont engagé le sceptique chaise de la ruine; c'est à coups de milions, on le peut dire, que procèdent MM. Abbey et Mapleson. Ils observent les quatre points cardinaux, et s'ils voient poin rre la moindre cantatrice, le moindre chanteur ayant un nom, ils s'élancent vers eux. Ils macadamisent d'or leur chemin, n'essent-ils qu'un débris de voix, qu'une vague ressemblance avec ce qu'ils furent en d'autres temps. Les Etats-Unis sont assez riches pour pouvoir même des nièstes.

Herren e ville qui possède des Vanderbilt, des Jay Gould, des Astor pour faire aux directeurs de dangereuses avances. Ceux-ci culbutent, disparaissent, il est vrai; mais New-York n'en a pas moins profité; j'ai entendu le même soir les Patti, les Nilsson, les Gerster. Un autre fou viendra prendre la place des fous qui auront sombré, et la scène newyorkaise continuera de posséder des pléiades rarement rencontrées ailleurs.

Ne nous en plaignons pas. Cela indique que notre pays, dupe quelquefois, se développe sans nous le rapport artistique, et que le théâtre y est destiné à se mesurer hardiment avec les rivaux de l'étranger. Je recevais récemment une lettre de Mme Christine Nilsson, dans laquelle elle me parlait du théâtre qu'exploite actuellement M. Abbey.

Avec sa plume charmante s'il me redisait la réussite de cette très remarquable troupe dont elle est l'étoile, dans la pleine acception du mot; elle me dépeignait l'élégance et les superbes propositions de cette salle qui, après certaines retouches, quelques améliorations bien entendues, sera l'une des plus coquettes, des plus riches qui soient au monde.

A la lecture de cette lettre, je me prenais à penser que si nous ne possédions pas ici ces hauts barons de la finance, qui peuvent tant pour la prospérité des entreprises théâtrales, du moins nous avons ici un Opéra qui certainement est d'un prix réel. Je me disais qu'avec quelques milliers de piastres—une goutte d'eau—on pourrait en faire une salle charmante adonf une elle digne de tous ces visiteurs de haute volée, qui vont affluer ici quand viendra l'Exposition du Centenaire de Colon; et je concevais l'espérance, et je veux la garder, que des réparations indispensables, que ces embellissements qui sont toujours une attraction puissante, seront réalisés.

Quant à la troupe elle-même, notre ambition doit se mesurer à nos ressources; il faut nous contenter, jusqu'à des plus beaux jours qui viendront assurément, il faut nous contenter d'une certaine moyenne au delà de laquelle il nous est interdit d'aller. Il est sage d'aimer ce que l'on a, lorsqu'on n'a pas tout ce qu'on aime.

Je m'empresse de le reconnaître, il serait injuste de se plaindre à l'heure qu'il est.

La saison 1883-84 compte déjà trois semaines d'exploitation; tous les sujets de M. Defosses ont défilé devant nous, et si dans ce personnel il est encore quelques faiblesses et quelques presque lacunes—où n'en trouve-t-on pas?—il faut avouer que l'ensemble est très satisfaisant, et prouve que le Directeur, dont le tableau d'abonnement n'est cependant pas fort riche—a rempli tous ses engagements. On peut aller plus loin encore et dire qu'en face de la cuisante leçon de l'an dernier, il a eu, dans la constitution de son budget, des audaces devant lesquelles plus d'un aurait reculé.

Il mérite amplement l'appui qu'il a sollicité; et on doit croire que l'augmentation qui, ces derniers jours, s'est produite dans ses recettes, s'accélèrera de plus en plus désormais.

Je viens d'écrire que les sujets de la troupe française sont déjà tous pare devant notre public et dans un nombre d'ouvrages, ajouterai-je, qui permet de s'en former une idée à peu près complète.

Diverses circonstances m'ont empêché pourtant de parler de quelque-uns d'entr'eux; je vais le faire aujourd'hui de combler cette lacune.

Mlle Villanova avait en l'imprudence de faire ses débuts dans les conditions les plus sensibles. Sa voix était atteinte sérieusement, et par ses tentatives de surmonter le mal, de le vaincre, elle courait imprudemment, inutilement au devant d'accidents qui devaient infailliblement survenir et qui sont survenus en effet. De telles luttes sont vaines.

Le première impression n'avait donc pas été favorable à l'artiste et lui avait créé une situation beaucoup plus difficile que celle des débuts ordinaires.

Un double échec, je puis l'écrire maintenant que nous voilà vers la fin des jours meilleurs, aurait eu décourager bien des sujets. Mais Mlle Villanova a du sang, ambroisie dans les veines; elle ne s'abat point ainsi. Confiante dans un public bienveillant et fin appréciateur, elle a persévéré, et le succès est venu.

Sa voix est bien un soprano. Le timbre en est agréable, le medium sonré, le grave suffisant et le registre supérieur complètement sonore. Seulement celui-ci n'a point une très vaste ampleur, et il importe que la cantatrice n'y force pas trop certaines sons extrêmes qui fléchiraient probablement et pourraient se rompre. Très à son aise jusqu'au *la*, cette limite dont on se contentait autrefois, elle ne possède pas la même facilité pour l'émission du *si*, de l'*ut*.

Ici les notes se font quelque peu frêles, ténues, et demandent, dans une tenue un peu longue par exemple, à être menées avec prudence. Arrivée à ce moment, la voix de Mlle Villanova n'a point encore cette solidité que lui acquerra une plus grande habitude du chant; elle tend parfois à baisser.

L'instrument est sympathique et souvent très chaud. Cette dernière qualité se montre bien manifestement quand Mlle Villanova ne se contraint pas, quand elle se livre entière à l'interprétation de drame lyrique.

Si parfois elle a comprimé les élans qui sont évidemment en elle, c'est qu'elle ne se trouvait pas encore parfaitement rassurée devant un parterre témoin des défaillances de ses premières soirées, de notes éteintes pres qu'aussitôt qu'émises.

Maintenant ce vilain souvenir est effacé; on ne se rappelle plus que Valentine et Alice, qui toutes deux ont mis en relief une artiste riche en qualités.

Il y a de la chaleur, si-je dit, dans la voix de Mlle Villanova; elle peut mieux, elle peut y mettre de la flamme, si elle le veut. Quelque son visage, dont le regard est fort intelligent, manque fréquemment de mobilité, de mouvements, elle sent, néanmoins, ce qu'elle chante; les accents dans qu'on remarque souvent en elle, le prouvent.

Le chant est généralement pur, sauf cette tendance à chanter bas, quand elle vent insister sur une note aiguë ou surajiglé, mais ce chant demande à être plus accentué, plus coloré.

On peut dire, je crois, qu'en fait de chant, le coloris est peut-être plus urgent encore que la ligne. C'est de ce coloris chaud, vif, que s'épread surtout le public. J'ai connu des sujets qui, ne pouvant vaincre un vice organique, laissient de ci, de là, entendre des notes douteuses.

Mais même au moment de ces défaillances, la salle les applaudissait, parce qu'ils lui avaient donné l'accent juste, qui, parti du cœur, va au cœur, s'empare de l'auditoire.

Duran, parlant d'une cantatrice d'antan, de Sophie Arnould, a écrit deux vers où il y a bien de la vérité:

Il échappe souvent des sons à la douleur
Qui sont tous pour l'oreille et sont vrais pour le [cœur.

Ceci ne s'applique point à Mlle Villanova, j'en entends; et si j'ai signalé la tendance que je viens de dire, c'est pour la mettre en garde contre une recherche d'effets périlleux; c'est surtout pour bien redire, ce qu'elle sait mieux que moi, l'importance qu'il y a, avant tout, avant le volume et l'intensité du son, à varier, à graduer, à colorer, encore une fois.

Elle le fait souvent; mais elle oublie de le faire parfois. J'en prendrai pour exemple son duo du troisième acte des *Huguenots*. Elle en chante et elle en dit tout l'adorable andante avec puissance, largeur; l'âme de Valentine passe dans ces phrases éplorées; elle les incidente, elle les dramatise, et elle vous touche, vous captive.

Il n'en est point ainsi dans la suite de ce morceau. Elle ne la détaille plus suffisamment. Il se sublimerait qu'en passant d'un mouvement à l'autre, la température artistique s'est baissé en elle. On dirait qu'elle n'a plus qu'une préoccupation, celle de parcourir le chemin qui conduit à la tenue d'ut et d'y arriver en négligeant relativement le reste.

Il y a comme une difficulté vocale, matérielle, qui l'inquiète, qui l'asservit et l'empêche de verser son âme dans des phrases pleines de passion.

Et il y en a beaucoup pourtant chez Mlle Villanova; elle est évident quand on la rencontre dans cet acte, dans *"Ah, dis-elle"*; au 5ème acte de *Robert le Diable* et au 4me des *Huguenots*.

C'est certainement une belle et bonne voix que la sienne; riche en jeunesse, en fraîcheur, en étendue, en clarté, et on ne saurait douter de son tempérament artistique. Du reste, c'est ce tempérament là qui, contre le vice de tous les sens, l'a irrésistiblement conduite au théâtre. Cet amour de l'art qui lui traça sa carrière, l'y maintiendra, et lui fera plus large encore cette voie du succès où déjà elle est entrée.

Déjà, dis-je, car il y a un an environ que Mlle Villanova a abordé la scène. Le chemin parcouru durant cette période, au milieu des bravos d'un public peu artistique, d'ordinaire, le public toulousain, indique celui qu'elle est destiné à faire.

La valeur acquise est grande; elle s'augmentera vite grâce à la nature consciencieuse et bien douée de l'artiste.

Je n'aurais parlé que très incomplètement de Mlle Villanova si, après avoir rappelé le volume et la longueur de sa voix, je n'écrivais pas qu'à des vignettes bien en place dans les situations dramatique, elle oppose aussi dans les parties lourdes d'un rôle, des demi-teintes, des clair-obscur, des pénombres de son, d'une jolie qualité et d'un effet très grand, toujours réussi. Le charme à côté de la force.

Elle contribuera, pour sa bonne part, au succès de cette saison.

Je n'ai entendu Mlle Varelli que dans le rôle d'Azucena, l'un des moins heureux que je connaisse au théâtre. Quel que soit le mérite de la chanteuse, elle ne peut guère tirer d'effet de ce personnage, outré d'abord, et dont la partie vocale a l'artiste qu'un cadre étroit, incommode. Que nous en citer la? C'est presque toujours du récitatif violent; à part une ou deux exceptions, absence de phrases mélodieuses.

Néanmoins le *Trouvère* suffit pour classer et détirir la voix de Mlle Varelli. Essayons-le donc.

Le tableau de troupe la porte comme contralto; on me permettra cependant de la ranger comme mezzo-soprano. Du reste, le contralto, ainsi que la haute-contre, semble être une voix disparue. Je n'en ai point entendu, pour ma part, depuis Alboni, un effort de la nature, une merveille de l'art, un type de distinction, une tête devant laquelle chacun s'arrêtait, surtout ceux là qui tenaient un pinceau ou un ciseau.

Mlle Varelli est toute jeune; si je ne me trompe, c'est ici qu'elle aura fait ses première armes à la rampe; et, en vérité, le combat promet de ne lui être point défavorable. Tout au contraire.

On m'avait dit que, lors de son début dans *La Favorite*, elle était si émue, elle avait frayeur telle qu'elle en haletait; qu'elle entrecoupait son chant et le rendait ainsi absolument incolore.

Il n'en était nullement ainsi, cette soir, au *Trouère*.

J'ai même été surpris de l'aisance de sa tenue en scène, de la décisinon—je parle ici du jeu—qu'elle a mise dans l'exécution de plusieurs scènes, fort peu faites cependant pour emporter l'artiste. C'est déjà un résultat très précieux que celui qu'elle a ainsi obtenu en quelques jours.

Ainsi que je l'ai noté plus haut, Mlle Varelli est jeune et sa voix a de la jeunesse comme elle. Mais, détail qu'il est impossible de passer sous silence, cette voix, soit qu'elle ait été d'abord confiée à un maître incomplet, soit qu'elle ait été surmenée, cette voix est mal assise. Il y a là comme une trépidation qui gêne; des cordes mal tendues, tremblotantes, du chevrotement enfin. On entend quelque-chose comme un trille mal battu. C'est là une défectuosité mécanique à laquelle la chanteuse doit porter remède sans retard.

A l'âge où elle est, pareil défaut se corrige; on parvient vite à rendre de la stabilité, de la fixité à des cordes dant le traitement n'a pas été bien compris par le professeur.

A part ce vice qui reparaît de ci de là, Mlle Varelli a une voix étoffée, suffisamment large, que, on le manque ni de concours ni de mordant, et se prête aux effets d'énergie, de drame, comme aux effets de sentiment.

Le sentiment est très marqué chez elle, et par conséquent, malgré son inexpérience de la scène, elle arrive vite à produire l'impression qu'elle recherche.

Le style de Mlle Varelli indique qu'elle a étudié; la sûreté de ses attaques prouve qu'elle est sûre d'elle-même musicalement parlant, et la façon dont elle nuance la phrase, témoigne de son bon goût. Cependant elle pourrait la draper plus amplement, l'élargir. Elle a pour cela un instrument obéissant, qui, sans effort, lui doit fournir toute l'étoffe nécessaire. Elle a reçu de la nature les moyens et d'exécution, elle est musicienne; elle peut donc puiser aux deux meilleures sources.

Si mes informations sont exactes, M. Richard est, comme M. Valdéjo, un élève de Roger.

On le sait, la première partie de la carrière de cet artiste a été fournie à l'Opéra de Paris. A cette époque, il tenait l'emploi de ténor et non pas sans distinction. Il y obtint même un franc succès, surtout dans la *Favorite*. Comme Marié, ténor et baryton, chez lequel les changements de voix furent nombreux, qui fait divers retours de l'une et de l'autre, M. Richard a subi une transformation dans ses cordes vocales.

A la suite d'une maladie sérieuse, me dit-on, les cordes aiguës du ténor s'étaient assoupies, étaient devenues rebelles, et, par compensation, il avait gagné en grave.

Mais ces métamorphoses là, à moins de jeux imprévus de la nature, ne sont jamais entières, si le sujet possède en ses échelle de la nouvelle voix qui lui est venue, il est, presque sans exception, une chose essentielle qui lui manque: le timbre.

En exceptant l'extrême grave de cette voix, M. Richard peut, en effet chanter aisément le baryton dans toute son étendue; mais le cuivré, le vibrant, l'ampleur qui caractérisent cette qualité de sons tout viriln, lui font baulque peu défaut. Le ténor se reconnaît vite.

Chez M. Richard je constate aussi de la pureté, de la correction de lignes. Le dessin du chant est là, mais les tons chaude manquent d'accentuation. Tout en phrasant parfois d'une fort aimable façon, l'artiste reste froid; il semble oublier qu'il fait partie d'une action; qu'il est personnage d'un drame lyrique.

On dirait qu'il lui suffit de chanter ce qui est écrit. Il a vécu longtemps dans un milieu artistique où la sobriété est de mise; où l'on condamne toutes les surcharges de mauvais goût, provinciales. Paris n'admet pas, et avec raison, les soulignes fastidieuses de la province. Mais la sobriété n'implique point la froideur, et, je le répète, M. Richard est froid parfois.

Et cependant il est manifeste qu'il y a chez lui de la fibre, de l'âme. Vous vous en convaincrez si vous le suivez dans l'andante de l'air: *"Son regard, son doux sourire."*

Tout cela est dit dans une excellente expression; pour le coup la glace se rompt et le chanteur d'école et de cœur se retrouve. Je voudrais voir M. Richard se laisser aller plus fréquemment à ses sensations. Pour que le succès soit entier à la scène, il faut non seulement que le chanteur parle au cœur, mais encore qu'il remue les nerfs.

Je crois pas devoir m'occuper aujourd'hui des autres artistes qui ont tenu le répertoire cette semaine. J'en ai déjà entretenu plusieurs fois mes lecteurs, et j'aurai l'occasion de revenir à eux. Je note cependant que MM. Valdéjo et Lestellier se sont fait entendre, celui-ci dans *Robert le Diable*, celui-là dans *Lucie*, et que chacun d'eux a eu son succès. Mais ni le rôle d'Edgar, ni celui de Robert ne seront jamais le triomphe de ces deux artistes.

Je ne veux pas pourtant négliger de dire que M. Lestellier a déployé toutes ses belles qualités dans la Sicilienne, dans le trio sans accompagnement, et surtout au cinquième acte, dans le duo et le trio. Il dit avec infiniment de tendresse, d'expression, les phrases, *"O divine harmonie." C'est Dieu lui même qui rappelle l'ingrat prêt à l'abandonner." "Ils frappaient mon oreille aux jours de mon enfance."* De la poésie dans tous ces détails.

J'ai entendu M. Valdéjo dans deux actes seulement, de *Lucie*, les deux dernier. La scène des tombeaux est sans contredit celle qui convient le mieux à sa voix, à son tempérament. Il s'y montre chanteur.

La longueur de ce bulletin m'empêche d'entrer dans des détails que j'aurais voulu écrire à propos de *Robert*, de *Lucie* et de ces deux artistes. J'y reviendrai, je pense, la semaine prochaine.

Ce soir *Haydée* et le Ballet du *Trouvère* avec Mlle Boxier, dont les jambes exécutent des chansonnées vocalisées, et qu'on retrouve trop rarement sur l'affiche.

Demain *Faust*. Un vif intérêt s'attache à cette représentation, pour l'ouvrage lui-même d'abord, et puis parce que nous aurons un nouveau Faust dans la personne de M. Lestellier.

Bonne fortune pour les friands de comparaisons.

L'*Abeille* a déjà appris au public que l'un de ses artistes les plus aimés, M. Eugène Mouras vient de mourir à Rouen. Il a succombé le mardi, 13 novembre, à une maladie de cœur, dont il souffrait déjà ici quand j'avais le plaisir et la fierté de le compter parmi les sujets de mes troupes d'opéra.

Il y a quelques mois, un journal parisien avait publié la nouvelle de sa mort, démentie le lendemain. Cette fois, le fait est malheureusement trop vrai.

La France a certainement perdu en lui l'un de ses chefs-d'orchestre les plus remarquables. Plus d'une fois son nom avait été mis en avant pour la direction de l'orchestre de l'Opéra de Paris, et ce ne fût point la faute de M. Halanzier s'il n'y parvint pas.

C'était la musique même, la musique incarnée. Même aux jours où le mal qui l'a tué, le tourmentait le plus, il semblait remaître au milieu de son bataillon d'instrumentistes. A ce pupitre-là, il devenait un jeune homme, et des plus ardents, qui entraînait forcément ses musiciens, qui leur communiquait toute cette flamme d'enthousiasme dont il brûlait. Pas un détail ne lui échappait; le plus petit écart était immédiatement saisi, signalé par lui. Et quelle prodigieuse activité, quel travail accompli! Aucune tâche ne le lassait; c'était à peine s'il reculait devant l'impossible.

Aussitôt se le disputant sur toutes les grandes scènes de France. Il était adoré de ce parterre Rouennais, dont il avait brillamment inauguré la nouvelle salle, le Théâtre des Arts. C'est à Rouen que le ministre de l'instruction publique vint lui porter les palmes académiques.

Hommage mérité et trop tardif, a dit justement le *Journal du Havre*. Oui, et plus que mérité. Le ruban rouge de la légion d'honneur aurait dû en effet briller à la boutonnière d'un artiste aussi supérieur, d'un maître dans la grande acception du mot.

Au moment de signer ce Bulletin, je répare un oubli en adressant de sincères compliments à MM. Joubert et Monnin, pour le style et le goût dont le premier a fait preuve dans l'accompagnement de *"Plus blanche que la blanche hermine;"* pour le sentiment avec lequel le second a joué son solo de violoncelle au Pas de Séduction, dans *Robert le Diable*.

L. PLACIDE CANONGE.

THÉATRE DE L'OPÉRA.—Ce soir *Haydée* et le Grand Ballet du *Trouère*; demain *Faust*, avec grand bal; et mardi *Lucie de Lammermoor*; mercredi (représentation extraordinaire) *Le Songe d'une nuit d'été*, et jeudi *La Juive*.

Pour les distributions consulter l'annonce.

GRAND OPERA HOUSE.—La troupe dont fait partie Clara Morris sera présentée ce soir aux habitués du Grand Opera House dans le drame bien connu *The Marble Heart* [*Les Filles de Marbre*]. Le principal rôle; Raphaël, sera joué par M. Gustavus Levick, qu'on annonce comme un comédi n d'ordre.

Demain, lundi, première soirée de Clara Morris, qui paraîtra dans son admirable rôle de *The New Magdalen*. Ce nom de Clara Morris est un de ceux qui brillent du plus vif éclat aux Etats-Unis et en Angleterre.

On le sait, à tous les titres qu'elle s'est conquis s'en ajouta un, bien enviable, lorsque Sarah Bernhardt fit sa tournée d'Amérique. En effet la grande artiste alla, un soir, après une représentation de *Camille* (*La Dame aux Camélias*), croyons nous, féliciter Clara Morris de la façon brillante dont elle avait interprété son rôle. Cela est une consécration, et nous en sommes la notre éloge.

Mardi la même ouvrage sera répété. Clara Morris a, nous assure-t-on, un entourage de premier choix.

THEATRE ST-CHARLES — Mlle Charlotte Thompson reparaît ce soir devant le public de la Nouvelle-Orléans dans un grand rôle de *Jane Eyre*. Artiste et pièce sont trop connues de nos lecteurs pour qu'il soit besoin de les recommander. Elles se recommandent d'elles-mêmes. Disons que la troupe qui débute aujourd'hui, se compose de sujets connus et souvent applaudis. Au premier rang de ceux-là il faut citer M. George Learock.

PAVILLON FARANTA.—Qui ne connaît maintenant ce gai Pavillon du coin des rues d'Orléans et de Bourbon? Il n'est nul endroit en cette ville où grands et petits s'amusent plus fraîchement que là, et à quel prix! Dix cents. Aussi réalise-t-il régulièrement de belles recettes. Elles se continueront mieux que jamais cette semaine. En effet on y verra M. Chas. Bixamos, une des sujets cités de l'Hippodrome de Paris; l'athlète, l'hercule sans pareil, qui de ces seules mains ramène à lui deux chevaux lancés dans une direction opposée à celle où il les entraîne.

Avec lui paraîtront M. Blitz, le magicien merveilleux, Mlle Louise et ses serins savants, le professeur Dixon, Frank Conway, les frères Harper, les Lamothe et Mabel Francis. Demain soir, début d'une troupe de minstrels avec Johnny Patterson, le clowa irlandais populaire entre tous et enfin des chansonnettes burlesques et nouvelles, à l'infini. On donne tous les soirs au Pavillon, et deux fois le dimanche, le lundi, et le samedi, et Matinée et Soirée.

ACADÉMIE DE MUSIQUE. — La troupe de minstrels de Harry Cal. Wagner commence aujourd'hui un engagement d'une semaine. On en lone la composition, et nous savons que dans sa tournée aux Etats-Unis elle a reçu partout bon accueil. Dimanche prochain première soirée de M. Milton Nobles.

THE CONFEDERATE KNAPSACK.—Ainsi que nous l'avions annoncé, le premier numéro de cette intéressante feuille a paru hier. Nous la recommandons spécialement au public, qui voudra bien excuser des fautes typographiques toujours inévitables à un début.

Visite à l'atelier de M. Genin.

Nous avons eu le plaisir de visiter récemment l'atelier de M. Genin et nous y avons trouvé des preuves nouvelles de l'ardeur avec laquelle il se livre à son art. Il sait que le travail est le grand créateur; que sans celui-ci les mieux doués eux-mêmes font halte, et, en fait d'art, s'arrêter c'est déjà reculer. Aussi c'est-il imposé la loi de ce travail, qu'il mène avec autant d'intelligence que de persévérance.

C'est pourquoi les progrès sont constants chez lui; c'est pourquoi la vogue lui demeure fidèle et les commandes de portraits se renouvellent sans cesse pour le très estimable artiste.

Nous vous engageons à suivre notre exemple, à visiter l'atelier de M. Genin. Vous y recevrez d'abord un charmant accueil et puis vous y rencontrerez des toiles auxquelles vous devrez de fort agréables moments.

M. Genin vient d'achever le portrait de Monseigneur l'archevêque Perché. On peut le dire, il s'est donné avec amour à cette œuvre, et après de longues études du modèle, il a achevé l'une de ses meilleures toiles sans contredit.

Le digne et éminent prélat est là tout entier, pensant. Vous y retrouvez cet œil toujours vivement éclairé malgré l'âge; cet air de bonté qui se mêle à une physionomie intelligente au plus haut degré; ce sourire attirant, d'une finesse extrême, ces lèvres qui disent tout l'esprit du personnage. Les chairs sont d'un coloris sobre, mais vifs sous vivantes; c'est bien la nature reproduite, tout en étant quelque peu idéalisée.

Le peintre a porté un soin extrême dans le rendu des vêtements de l'archevêque. Pas un détail n'a été oublié, négligé. Tout cela est bien jeté, bien drapé, et produit un vif effet, sans manièrisme, sans clinquant.

Ce portrait d'un des ministres du culte les plus éclairés, les plus aimés, les plus honorés qui représentent le catholicisme aux Etats Unis, sera précieusement conservé par le clergé de la Nouvelle-Orléans; tout le monde voudra voir cette tête d'un grand caractère, qui dit éloquemment la haute valeur de cette belle personnification du prêtre.

Après cette toile nous en avons remarqué une autre, placée près d'elle, comme pour faire contraste. Toile non achevée encore, mais où nous avons vite trouvé un charmant enfant que nous avons connu, et qui s'en est allé dans la nuit du tombeau, alors qu'il aimait tant la vie; alors qu'il s'ébattait en pleine lumière, au milieu d'une douce famille dont il était l'idole.

"O'Sent quand nos âmes en sont pleines
Que la mort nous les prend à nat"

dit la Marguerite de *Faust*. La mort a pris celui-là en quelques heures, en pleins jeux.

Oui, c'est bien lui que nous avons revu sur cette toile ébauchée. Le voilà avec son œil textifs, ses cheveux blonds, son sourire affectueux, son expression caressante et spirituelle, son type distingué. Le voilà.

M. Genin a dû travailler sur une photographie, car il ne connaissait point cet enfant, si plein de cœur et de promesses. Il a pu donc vaincre des conditions difficiles il a réussi. Et ceux qui ont pleuré derrière lui ce charmant petit être, ceux qui étaient sa famille et l'ont si vite enoché dans la tombe, s'attendriront sur ce vivant dessin, ce portrait, tout ce qui leur reste de lui.....

Nous ne parlons ici ni des compliments à M. Genin pour son Evangéline. Il s'est eu cela inspiré de Longfellow.

La triste enfant, la martyre de l'amour est debout, rêveuse sur les bords du Teche. Son œil mélancolique semble demander aux arbres du chemin, aux eaux du bayou, si elle est bien seule, si la nature entière, le fleuve qui coule à ses barbie des Anglais lui a enlevé; ce Gabriel qui devait être le compagnon de sa vie et qui n'en est plus, n'en sera plus jamais que le désespoir. Ce Gabriel que, fille de prêtre, elle ne peut le marié, elle retrouvera un jour, mais au dernier, au moment où il rendra son âme au créateur, en jetant un suprême regard, plein d'ineffable extatique, sur son Evangéline revue à travers les ombres de la mort, en l'appelant comme à la lumière d'outre-tombe.

Cette toile se trouvante, elle prête un corps à l'une des plus poétiques pages, la plus poétique peut-être qu'ait produite la littérature américaine.

On peut voir cette composition simple, mais touchante, chez M. Uter.

Le dessin du petit tableau de chevalet, se place après ces grands tableaux de M. Genin. *Louisiana*, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, lorsqu'il fut exposé pour la première fois. Depuis M. Genin a retouché son œuvre et la remarquablement améliorée.

Cette allégorie, c'en est une, a comme la valeur d'une page d'histoire. Le pinceau y rappelle la guerre de la Sécession, la lutte géante, et met aussi en scène le retour à la paix, les bienfaits de cette paix. Il fait briller les premiers rayons de l'aurore d'un jour nouvelle. Celle où nous vo ci maintenant, la main dans la main, et ne gardant qu'un seul souvenir, gouvernt fécond, c'est que, fils d'une même terre, nous devons marcher ensemble aux conquêtes de l'avenir et vouer nos cœurs, notre intelligence, notre cœur au développement, à la grandeur de notre superbe pays.

Nous espérons bien que quelque corporation, quelqu'institution publique, quelqu'un de ces Clubs, où le goût artistique se réfugie et se développe, fera l'acquisition de cette toile.

ŒUVRE DE CHARITÉ.—Elle veille toujours ici cette charité; toujours son amour de ceux qui souffrent. Elle rend ingénieuse. Nous apprenons que les ressources vantes des Pauvres—ce nom seul est tout un programme de bienfaisance—ont organisé une Tombola afin de fournir du charbon à bon des familles que l'hiver va surprendre très désemparées.

Nous aurons à reparler de cette bonne œuvre. Nous nous contentons d'écrire aujourd'hui que déjà les dons viennent en foule à cette Tombola à peine ouverte. Citons entr'autres un riche châle, volant application du point d'Angleterre; une pèlerine de même dentelle, une balle de coton, un baril de sucre, un lambrequin de cheminée, et un mouton, qui, celui-là aura vraiment mérité de n'être pas mangé.

Les pauvres se rassurent donc. S'ils ne demandent rien, la Charité, sous des formes charmantes, veille et quête pour eux.

NO QUESTIONS ASKED—MORE THAN THEY BARGAINED FOR.—Sous ce titre la maison H. Lothrop & Co., vient de publier un riche volume illustré, où la plume élégante de M. Charles R. Talbot. Ce sont deux gentilles comédies de salon. Nous en recommandons la lecture à tous et sommes assuré que la représentation en tentera plus d'un salon, plus d'un collège. Excellente choix pour un jour d'examens ou de distribution de prix.

LA SAINTE BARBE.—La Sainte Barbe qui tombe, cette année, le mardi 4 décembre, sera célébrée le dimanche 9, à la Cathédrale St-Louis. Il y sera chanté une grande messe en musique où l'on entendra des voix charmantes.

Le Louisiana Field Artillery, colonel Legardeur assistera, comme d'ordinaire, à cette solennité.

Ainsi que par le passé aussi, il se souvient des pauvres, et au cours de la messe, où les fidèles s'empresseront certainement d'accourir, il fera une quête dont le produit sera remis à l'Asile des Orphelins de Ste. Marie, 3me district, dont les besoins sont grands.

—Une charmante cérémonie réunissait, hier, à cinq heures du soir, une foule d'élite, dans la Cathédrale St-Louis. Il s'agissait du mariage de M. Ch. A. Deportes et de Mlle M. Elisa Charbonnet. Les époux appartiennent à deux de nos meilleures familles créoles, et les plus ardents sympathies les accompagnaient à l'autel. Ils entrent tous deux dans la vie, sous les plus heureux auspices, ornés de tous les dons de l'esprit et du cœur, et dignes l'un de l'autre. M. Ch. Deportes est fort connu parmi nous, où ses nombreuses qualités l'ont fait aimer et estimer, où il s'est conquis, une véritable popularité. Nous joignons nos vœux à ceux des nombreux témoins de ce mariage, à ceux qu'a exprimés, en termes touchants, le Très Rév. Père Mignot, en bénissant l'union des deux époux.

THE NEW-ORLEANS BEE.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

A Daily Newspaper, established on the 1st of September, 1827, nearly 57 years ago and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the Franco-American population. A very valuable family paper and specially recommended to those of our American readers, ladies and gentlemen, who wish to enhance their knowledge of the French language.

Subscription Terms:

By Mail—Payable in advance, postage prepaid.

Per annum, $12; six months, $6; three month $3; one month, $1.

Weekly (8 double pages) published Saturday Morning:

Per annum, $3; six months, $1,50; three months, $1; three months, 75 cents.

Address: Editors "N. O. Bee."

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 2 décembre.—Temps pluvieux.—Temps au pas chaud et généralement vente du sud à l'ouest, baisse du baromètre suivie d'une hausse.

Température du 1er décembre 1883

Thermomètre O. DUBAIN, Opticien, Place Publique.		Centigrade
Lever du matin	49	9
Midi	62	16
3 P. M.	65	18
6 P. M.	64	17

Samedi, 1er décembre 1883, 2 p.m

Températures (Fahrenheit) dans les villes suivantes

Mobile	64	Louisville, Ky	46
Augusta, Ga	66	Memphis, Tenn	61
Galveston, Tex	68	Mobile, Ala	65
Mérc, Ill	71	Montgomery, Ala	70
Chattanooga, Tenn	65	Nashville, Tenn	59
Cincinnati, O	64	New Orleans, La	71
Davenport, Iowa	46	Omaha, Neb	54
Dubuque, Iowa	53	Pittsburgh, Pa	48
Galveston, Texas	70	Savannah, Ga	65
Indianola	72	Shreveport, La	75
Keokuk, Iowa	49	St-Louis, Mo	70
Key West, Fla	82	St-Paul, Minn	42
La Crosse, Wis	48	Vicksburg, Miss	73
Leavenworth, Kan	62	Yankton, D. T	45

Hauteur des eaux au-dessus de l'étiage (eaux les plus basses).

Augusta	5 07	Nashville, Tenn	11.08
Cairo, Ill	28.00	New Orleans	2.11
Chattanooga, Tenn	19.05	Omaha